

Du folklore à la science. Analyse anthropologique des figures de l'ours et du loup dans l'imaginaire occidental.

Thèse de doctorat en anthropologie sous la direction de Nicole Belmont, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 486 f°, 28 janvier 1998, jury constitué de Marlène Albert-Llorca, Nicole Belmont, Jacqueline Duvernay-Bolens, Raphaël Larrère (président) et Bernadette Lizet, mention très honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité.



Paru dans *Ruralia*

Sophie Bobbé

Émergence du remarquable

Axée sur l'interaction entre histoire, économie rurale, folklore et logique structurale, cette thèse vise à reconstituer la « texture mythique » des représentations de l'ours et du loup dans l'imaginaire occidental. L'examen des littératures écrites dites savantes (les bestiaires médiévaux, les traités des naturalistes, les encyclopédies...) et orale (les contes, les légendes, les récits étiologiques...), entrepris sur la longue durée, confirme ce qui n'était qu'un constat de départ (oscillant entre intuition et lieu commun), à savoir la force et la prégnance tout à fait particulière du rôle symbolique (de la capacité à symboliser) rempli par ces deux animaux dans les systèmes de représentations élaborés par la civilisation occidentale.

L'analyse atomiste des profils de l'ours et du loup, entreprise de façon presque philologique, fait apparaître une chaîne de représentations récurrentes, de traits remarquables affectés au fil du temps à chacun d'eux. Peu sensible aux hypothèses anthropologiques d'inspiration jungienne, il n'était pas pour moi question d'interpréter cette permanence comme la résurgence d'archétypes immémoriaux. Mais force est de constater, derrière les variations prévisibles, l'existence de permanences surprenantes dont l'imaginaire contemporain est encore fortement redevable en dépit des énormes changements écologiques, économiques, survenus au cours des derniers siècles.

Entre conjonction et disjonction, le couple ours/loup

L'analyse simultanée et contextuelle des différents *items* (attachés à chacun de ces deux personnages) issus des deux grands ensembles littéraires révèle un autre point: à savoir la tendance très marquée à placer ces deux animaux dans un rapport d'interrelations structural qui dépasse le simple effet de surface. Sans cesse évoqués pour souligner, par comparaison, leurs traits respectifs dans les documents les plus disparates, l'ours et le loup sont tantôt renvoyés dos à dos, tantôt associés côte à côte comme si l'évocation de l'un donnait vie, épaisseur et contenu à l'autre. Cette mise en relation structurale concerne tout autant le domaine physiologique, éthologique que les échanges homme/animal donnant lieu à un véritable langage symbolique permettant d'exprimer tout une série de contenus ayant trait à la bonne gestion de la vie sociale d'un côté, aux rapports des communautés humaines avec le monde sauvage de l'autre.

Le caractère hautement projectif de l'ours et du loup se révèle être une véritable clé permettant d'accéder aux mécanismes de symbolisation [1]. L'anthropomorphisation de l'ours est quasi-systématique dans tous les domaines examinés. Celle du loup, bien que de signe opposé, visant à montrer l'homme dans sa dérive zoomorphe, est apparue moins directe, mais tout aussi significative. Cette vocation particulière à être l'objet de projections anthropomorphiques liée à la taille de ces grands mammifères, à leur régime alimentaire ou encore à leurs comportements ne suffisait cependant pas, à elle seule, à justifier leur emploi conjoint. Nous avons cru saisir les raisons de cette tendance à différents niveaux : au niveau éthologique leurs comportements respectifs se prêtant particulièrement bien à un traitement simultané, au niveau socio-économique la présence conjointe de ce couple dans le vécu des populations rurales (les seuls deux grands prédateurs susceptibles de mettre en danger les productions et même l'intégrité physique des bergers et paysans) étant une donnée de premier ordre, mais aussi au niveau politico-administratif les politiques de protection et de gestion de ces deux espèces différentes forçant les acteurs à penser les dégâts des uns par rapport à ceux des autres (et donc à les comparer dans la pratique).

Du devenir de ce couple dans la réalité sociale

Après nous être penchée sur les sources écrites, c'est sur le terrain que nous avons trouvé un exemple du binôme ours/loup, en tant qu'outil symbolique, particulièrement probant : exemple très précieux dans sa capacité à conjuguer archaïsme d'un côté (l'ours et le loup face aux populations rurales, comme au Moyen Âge) et esprit gestionnaire de l'autre. Chez mes interlocuteurs espagnols, le loup servait sans cesse de faire-valoir à l'ours. Il en était déjà ainsi lorsque les relations des paysans locaux avec ceux qu'ils

nommaient « nuisibles » n'étaient pas médiatisées (ce qu'elles sont devenues depuis l'intervention de l'administration, gestionnaire de la grande faune). L'enquête menée lors de plusieurs missions, montrait clairement que les savoirs empiriques des populations locales sur les comportements éthologiques de ces deux animaux, les pratiques de lutte et de défense et mieux, le statut coutumier qu'elles leur conféraient, trouvaient leur signification au sein d'une relation quasi-antinomique. Ce même traitement conjoint réapparaissait de façon régulière dans la politique environnementale des gestionnaires espagnols : le statut légal attribué à chacun des deux animaux, les stratégies politiques de protection et de gestion (barème d'indemnisations des dégâts, organisation des battues) jouant méthodiquement sur le registre comparatif (« alors que les dégâts de l'ours..., ceux du loup... »). Le rôle de l'administration dans la mise en rapport de ces deux animaux n'était donc pas négligeable (et presque redondante puisqu'elle se greffait sur une relation préexistante).

Deux signifiants, deux passeurs, deux directions

Si les raisons de ces appariements, comme nous venons de le dire, relevaient de données principalement contextuelles (historiques, écologiques, économiques et sociales), restait à savoir ce qu'ils traduisaient sur le plan des représentations et des valeurs. Quels étaient les messages sociaux que le « code » construit sur le système d'opposition ours/loup permettait (et permet encore aujourd'hui) de formuler ? Sorte de Janus, notre couple paradigmatique révélait ses capacités à accueillir deux types univoques de rapports au monde tout en facilitant la « dramatisation ».

D'un côté, l'évocation du loup dévorateur permettait de souligner les dangers liés à l'interruption de l'échange social (le loup s'en prend à ses consanguins, à ses congénères, dans son entourage personne ne lui échappe). De l'autre côté, regardant dans la direction opposée, la figure de l'ours partenaire sexuel et créateur de filiation, se prêtait pour symboliser la multiplication des relations sociales (sélectives dans la mesure où ses attentions ne concernent qu'une catégorie sexuelle, voire même une génération). C'est en resituant dans le parcours individuel et aussi social de leur victime/partenaire le mode d'intervention de chacun de ces animaux que l'on est parvenu à montrer, d'une part, le rôle de passeur qui leur est dévolu au cours des étapes qui scandent la vie du sujet et, d'autre part, l'orientation qu'ils impriment dans la trajectoire de l'individu. Mais si l'ensemble des sources folkloriques, littéraires et aussi scientifiques dans lesquelles nous avons puisé, nous a renseignée sur la dimension collective, sur la norme sociale et sur ses possibles transgressions, ce ne fut pas tout. Ours et loup permettent aussi, dans le langage figuré, qui est le leur, de faire le pont entre le collectif et l'individuel.

Aussi les deux faces de ce couple antithétique guident l'héroïne du récit animalier (également les protagonistes des fêtes de l'ours) vers des destins totalement divergents. L'ours, dans sa dimension d'initiateur, marque l'accession à la sexualité (en tant qu'activité procréatrice) des jeunes filles menstruées. Du rituel de la fête de l'ours à la séquestration dans la tanière, l'héroïne sort femme et parfois mère. L'ours imprime un passage qui oriente la jeune fille vers un à venir. Le loup, en revanche, offre un cheminement bien peu engageant : diamétralement opposé, il contorsionne le destin de celle (ou celui) qui s'y engage vers un retour irréversible, telle une anti-naissance (mise en actes par la dévoration). À l'instar du lien étroit qui se dégage entre l'ours et les menstrues, une étroite relation apparaît entre le loup (et ses parents éloignés tel le garou par exemple) et la matrice dont on retrouve la trace jusque dans la désignation latine du loup (*versipellis*). Tout ceci nous a amenée à une conclusion d'ordre général sur le travail symbolique assuré par nos deux prédateurs : figures projectives, ours et loup emblématisent, dans leur « didactique » par images, deux destins et deux postures sociales : régression, incorporation, rupture de filiation *versus* évolution, échange, reproduction. S'exprimant par deux modes de consommation, cannibalique et sexuelle, ils impriment des orientations différentes dans la destinée de leurs partenaires.

Notre étude aurait pu s'arrêter là, en montrant ces manifestations particulières de la « pensée sauvage » dans le monde contemporain et le contenu des messages d'ordre socioculturel (ayant trait à la dimension normative, aux valeurs, aux destins individuels, aux rôles sexuels...), que le couple ours/loup permet de communiquer. Le fait est que notre analyse, ayant fait resurgir tout une série d'éléments du caractère « irrationnel » des croyances contemporaines jusqu'à l'abondance presque envahissante des images à contenu violent associées à ces deux animaux se présentait aussi, dans une autre perspective, comme la réponse à une question que l'anthropologie a souvent tendance à régler de façon expéditive ou simplement à évincer : que nous disent tous ces récits, ces témoignages folkloriques, ces images récurrentes fortement connotées, sur le rapport entre les sujets, l'état de culture et le façonnage des pulsions ? Autrement dit, comment les véritables protagonistes de notre étude (à savoir les hommes) ont-ils utilisé le langage du couple ours/loup pour nous parler de leurs désirs, de leurs craintes, de leurs obsessions propres à la sphère pulsionnelle ? C'est aussi cette dimension heuristique, celle du « comment les hommes traitent-ils culturellement les pulsions en jouant sur le registre animalier » que mon étude a fini par prendre en compte.

Lieux d'ancrage de ces motifs mythiques

Après avoir souligné l'efficacité, la maniabilité et la fréquence avec lesquelles ours et loups se prêtent à la déclinaison culturelle des pulsions, comment ne pas s'interroger sur les raisons d'un tel phénomène ? C'est d'abord dans la nature même des pulsions, dans leur contenu et leur logique, que nous avons cru trouver une ébauche de réponse. La théorie freudienne des pulsions est bien connue : ces pulsions, véritables poussées de nature hybride puisqu'elles intéressent le psychique et le somatique, ont trait à la sphère sexuelle et à celle du moi, de l'auto-conservation (pulsion de vie/pulsion de mort). Elles ont toujours pour objectif la satisfaction. Pour ce faire, l'excitation à la source de la pulsion doit revenir au degré zéro. Confinées en deçà du seuil de la conscience, elles parviennent à atteindre leur but grâce à des objets divers, des voies multiples, et peut-être aussi grâce aux mécanismes d'élaboration des productions oniriques et culturelles. Pour donner une forme « licite », socialement agréée, aux phantasmes qui nous habitent, les pulsions doivent « tromper » la censure psychique nourrie par les contraintes de la culture (du « contrat » qui nous oblige à respecter le principe de réalité). L'ensemble de ces opérations, dans la perspective qui nous tient à cœur ici, peut-être décrit comme une activité projective, une « mise en narration » nous permettant de vivre, d'exprimer en les extériorisant (et en les attribuant à autrui), des contenus psychiques autrement « inexprimables ».

Tout animal se prête tant bien que mal à ce genre d'opérations projectives, certes. Le fait est que certains d'entre eux, manifestement, remplissent ce rôle avec plus d'efficacité. Or, il suffit, encore une fois, de se pencher sur la morphologie et sur l'éthologie de l'ours et du loup, pour se rendre compte que l'on a affaire à deux figures projectives d'une efficacité et d'une « éloquence » redoutables. Grands à peu près comme des hommes, présents dans l'esprit collectif en raison de leur « ingérence » (le prédateur « interpelle », pour ainsi dire, son antagoniste humain), ces deux mammifères, dans leur posture et leur comportement, incarnent de façon presque caricaturale les deux instances pulsionnelles décrites par Freud. Autant l'un nous permet de visualiser la matière psychique reconductible à la pulsion de mort (dévoration, etc.), autant l'autre rend possible une large série de projections ayant trait à la sexualité. Ils permettent également d'évoquer les pulsions qui caractérisent les différents stades de l'élaboration psychique et libidinale infantile. Ou encore l'un tire vers l'animalisation extrême de l'homme, l'autre vers l'humanisation excessive de l'animal.

Notre effort a été double puisque, sur un plan général, il a consisté en une reconstitution de l'ensemble des valences symboliques attribuées, dans le temps, à la figure de l'ours et du loup, tout en cherchant à les rattacher à leurs contextes historiques et sociaux de

référence. Sur un plan plus spécifique, ou à un autre degré, ce travail peut être lu comme une tentative de retracer les différentes modulations que la dialectique des pulsions a pu adopter en « improvisant » sur les motifs conjoints de l'ours et du loup. En guise de conclusion, je reprendrai les propos de Norbert Élias : « La rationalisation des contenus de la conscience et l'ensemble des changements structurels des fonctions du Moi et du Surmoi ne sont qu'imparfaitement accessibles à la réflexion, tant que la recherche se limite aux contenus de la conscience, aux structures du Moi et du Surmoi sans se soucier des transformations correspondantes des structures pulsionnelles et affectives. Mais même alors il est impossible de comprendre vraiment l'histoire des idées et de la pensée si, s'arrêtant à la seule évolution des interrelations humaines, on exclut de ses investigations le tout des structures du comportement et de l'économie psychique » [2].

Notes

1. La capacité à symboliser attribuée aux figures animales pour penser le monde et l'organiser à partir des traits « remarquables » « montés en épingle » était déjà connue, notamment grâce aux travaux de Levi-Strauss, Mary Douglas, Dan Sperber et Marlène Albert-Llorca consacrés au symbolisme animal.
2. Voir : Norbert ÉLIAS, *La dynamique de l'Occident*, 1975, p. 54 (1ère édition 1939, sous le titre allemand *Über den Progress der Zivilisation*, tome 2).